

La vie comme projet

L'importance de la révolution copernicienne

La révolution copernicienne nous fait passer **du géocentrisme à l'héliocentrisme**.

Le géocentrisme : une forme de **pensée cosmique** où le monde est pourvu d'un ordre, d'une harmonie, au sein de laquelle toute chose a une place naturelle.

L'homme est appelé à s'insérer dans ce cosmos : le « **connais-toi toi-même** » des Grecs veut dire : **connais tes limites**, occupe la place qui te revient dans le concert cosmique. Dans cette pensée cosmique, la frontière essentielle passe entre le terrestre et le céleste. Le terrestre est le lieu du changement : naissance, corruption, vieillissement, mort... Le céleste est immuable. Si la terre est au centre du monde, cela n'est en aucun cas un privilège : le centre du cosmos est au contraire le lieu le plus « bas ». L'espace est porteur d'une hiérarchie de valeurs : le céleste entoure le terrestre, sous lequel se trouvent, à l'extrême centre, les enfers.

La théologie de la création a déstabilisé la hiérarchie cosmique : la frontière essentielle passe entre le Créateur et sa création, ciel et terre compris. De ce fait, la frontière terrestre / céleste est relativisée. C'est l'un des éléments qui ont permis la révolution copernicienne. **La révolution copernicienne n'est pas qu'un changement de référentiel, c'est un bouleversement radical des repères de la pensée.**

L'héliocentrisme, en mettant le soleil au centre, renverse la conception de l'espace comme porteur de valeurs. L'univers est régi par des lois physiques uniformes. Il y a une déconnexion entre l'espace (neutre) et les phénomènes qui s'y déroulent. C'est la fin de la pensée cosmique : le bien n'est plus que chaque chose soit à la place qui lui revient, il

est intériorisé dans chaque homme. On aboutit à la formule de Kant : « Il n’y a rien au monde — ni hors du monde — qu’on puisse considérer comme absolument bon, sinon la bonne volonté » (début des *Fondements de la métaphysique des mœurs*).

C'est également la fin du cosmos social. Les structures traditionnelles ne peuvent plus prétendre traduire un ordre cosmique. Émergent les théories du contrat social, qui signifient que désormais, les hommes vont se concevoir comme les entiers créateurs des structures de la société.

La vie comme projet

À partir de la révolution copernicienne le monde n'est plus, en tant que tel, porteur de valeur. La sagesse ne va plus être de s'adapter au monde tel qu'il est, mais de l'aménager pour le rendre mieux adapté au séjour humain. La modernité fait entrer l'humain dans un projet immense :

- vers la nature (l'aménager) ;
- vers la société (la construire).

Dans un cosmos, le bien a une dimension objective — même si les hommes discutent entre eux de la manière dont ils le perçoivent et le comprennent. Dans la perspective moderne, on ne peut plus faire appel à un ordre extérieur qui surplomberait les conflits. Si le monde n'est plus, a priori, imprégné de bien, il revient aux hommes d'introduire ce bien dans le monde.

La contemplation perd sa valeur. Hannah Arendt a souligné cette « élimination de la contemplation du champ des facultés humaines ayant un sens et une finalité » (*Condition de l'homme moderne*), au profit exclusif de la *vita activa*, et plus spécifiquement encore de l'activité transformatrice.

Le projet prend un nouveau statut au sein de l'économie humaine. L'homme a toujours fait des projets (il agit dans le présent mais en fonction d'un futur). Heidegger parle de la « futurité » (*Zukunftlichkeit*) du *Dasein*, tourné vers l'avenir. Ce qui change c'est la valeur accordée au projet : le projet est désormais investi de la valeur suprême. Et l'homme a tendance à être exclusivement conçu dans cette perspective « projectiviste ». Le bien devient le fait même d'avoir des projets, indépendamment de leur contenu.

Les risques de l'apologie du projet

Aujourd'hui il y a une hégémonie de l'idée de projet. L'idéologie du projet conduit l'époque contemporaine à une double impasse.

- L'impasse écologique :

la nature est mise au service de l'homme qui doit en devenir « comme maître et possesseur », selon l'expression de Descartes. Mais le projet de l'homme par rapport à la nature, le projet de maîtrise technique de la nature, en vient, au bout du compte, à forcer l'homme à s'adapter aux modifications de la nature qu'il a produites.

L'artificialisation, la délégation à des outils conduisent à extérioriser des facultés qui étaient autrefois le propre du corps humain (jusqu'au projet d'utérus artificiel, par exemple) et posent le problème de l'existence autonome de dispositifs qui échappent à l'homme. Ce n'est pas parce que la technique a servi, pendant longtemps, l'humanisation, qu'elle doit nécessairement toujours le faire. En tout domaine, on peut atteindre un seuil de contre productivité (Cf. Illich) au-delà duquel l'attitude qui un temps libérait devient au contraire aliénante. C'est ce qui se produit avec le développement technique. La question n'est pas de rejeter la technique, mais de s'interroger sur la place qu'il convient de lui accorder.

- L'impasse anthropologique :

L'idéologie du progrès et du projet qui, après avoir été tournée vers la nature et vers le corps social, pénètre le cœur de l'individu. Il est question « d'entreprise de soi-même ». Des méthodes issues (gestion de projets, contrats d'objectifs...), sont importées au sein de la personne. Le projet professionnel est exigé du chômeur, le projet individuel est exigé à un âge de plus en plus précoce, l'enfant participe au projet éducatif le concernant, etc. Une place exorbitante est accordée à la notion de projet, au point que vie humaine a tendance à s'identifier avec le fait d'être dans le projet. Si la sagesse ancienne consistait à apprendre à mourir (en se centrant excessivement sur la mort), aujourd'hui, on oublie et refoule la mort, et on se trouve fort démuné lorsqu'on est confronté à notre dimension mortelle. La vie moderne, par son caractère structurellement insatiable, nous épuise et nous rend exsangue. Il y a de la réussite (extérieure), mais pas d'homme réussi (intérieur).

L'extériorisation de toute réussite humaine dans des actes est corrélative de la décrépitude intérieure de l'être humain.

On demande trop aux individus de se fixer un but qu'ils ne peuvent atteindre et qui est au-dessus de leurs forces. Cf Nietzsche : « *Combien souvent on conseille à l'individu de se fixer un but qu'il ne peut atteindre et qui est au-dessus de ses forces, pour qu'il atteigne au moins ce que peuvent rendre ses forces sous la plus haute pression ! Mais cela est-il vraiment si désirable ? [...] Un sombre voile d'insuccès ne s'étend-il pas sur le monde [...] ?* » (Aurore, §559).

Pour échapper à l'injonction moderne du progrès, il y a urgence à se rappeler le « à chaque jour suffit sa peine » évangélique (Mathieu VI, 34) ou bien encore à renverser le « ne remets pas au lendemain ce que tu peux faire le jour même » en « ne fais pas le jour même ce qui peut être remis au lendemain ». L'activisme est une paresse de l'esprit. La sagesse est de sortir de l'activisme, d'être dans l'ouverture, la disponibilité, la réceptivité, la vacance... de projet. Un pas vers le paradis et donc le salut : le salut ne peut pas être l'objet d'un projet.

Simone Weil rappelle : « *L'effort par lequel l'âme se sauve est un acte d'attention et de consentement. Au contraire ce que le langage nomme volonté est quelque chose d'analogue à l'effort musculaire. [...] La volonté n'opère en l'homme aucun bien.* » Et aussi : « *Il y a dans le salut une facilité plus difficile pour nous que tous les efforts* » (Formes implicites de l'amour de Dieu).

On a, aujourd'hui, une radicalisation de la révolution copernicienne. Les êtres humains sont satellisés et décentrés de la planète. Il n'y a plus de nature primaire, seulement de la nature maîtrisée, semi-maîtrisée, destinée à être maîtrisée. L'être humain n'a plus d'ancrage dans la nature, n'a plus les pieds sur terre. L'homme est « occupé » à défaut d'être préoccupé par la sainteté. Sans doute faut-il saisir les moments opportuns pour accorder de l'importance à l'une ou l'autre forme de vie : **mais la valorisation extrême du « projet » rend plus urgente la valorisation inverse ; en tout cas pour ceux qui ne peuvent « faire des projets », par exemple les personnes atteintes de handicap, et dont la vie contemplative doit être reconnue comme une ressource prophétique.**

DISCUSSION

Eric Fiat : La notion de projet est porteuse d'une idéologie qui fait par exemple qu'un embryon n'est humain que s'il est porté par un « projet » parental lequel est une expression de la puissance.

Olivier Rey : C'est parce que l'enfant est de plus en plus l'objet d'un projet parental que, pour le faire sortir de cette emprise sur lui, il est de plus en plus précocement invité, voire sommé, d'entrer lui-même dans le projet.

Brice de Malherbe : Dans la théologie de la Création (et non « créationniste ») Dieu crée l'homme libre mais propose un accompagnement, une *alliance*, qui nous garde de l'endurcissement de l'idéologie du projet.

Olivier Rey : Le père Dijon a réfléchi sur les façons d'introduire en Afrique les techniques et procédés de la médecine occidentale sans entrer en conflit avec les représentations traditionnelles. Il cite cette phrase du chirurgien Ambroise Paré, parlant de l'homme qu'il a soigné : « Je le pansai, Dieu le guérit. » La technique, ici, n'est pas conçue comme opposée à l'esprit, mais comme son auxiliaire. Le projet ne doit pas être de guérir quelqu'un, mais de l'aider à guérir. De jouer son rôle, effectivement, dans une alliance.

Michel Geoffroy :

N'y a-t-il pas confusion et circularité entre l'ordre du vrai (le projet) et l'ordre du bien (le progrès) ? Exemple des maisons de retraite, où l'on confond ce qui devrait être de fait (avoir des projets) et ce qui est bien (le progrès).

Olivier Roy : Cet exemple peut se retrouver, également, dans une certaine dérive des soins palliatifs, quand celui qui va mourir est invité à nourrir un ultime projet, celui de « réussir sa mort. »

Interlocuteur non identifié : Le projet, contrairement au plan, n'est pas figé. Cette idée n'est-elle pas un héritage du kantisme, la première manifestation d'une autonomie retrouvée et d'une réaction contre l'autorité institutionnelle non critiquée ? N'est-il pas alors un progrès ?

Olivier Rey : Dans certains contextes, le projet est libérateur. Mais il peut devenir aliénant, quand il devient lui-même injonction. Tout dépend des circonstances. Si on prend l'exemple de la gestion par projet, dans les entreprises, cela peut être la meilleure des choses, quand cela libère des pesanteurs de la hiérarchie et de la subordination, ou la pire des choses, quand cela devient une manière d'épuiser les personnes.

Même interlocuteur : Est-ce qu'il n'y a pas de sacrifice du sujet, le « je », à l'idée de projet ?

Olivier Rey : Il existe un danger paradoxal à insister sur la nature individuelle du projet (qui est la conception moderne). Le paradoxe de l'individualisme est qu'il est réputé le plus favorable à la libre expression de la personne. Mais un grand nombre de personnes agissant à l'échelle purement individuelle composent collectivement un monde extrêmement rigide, sur lequel personne n'a prise. La juxtaposition des libertés privées aboutit à une forme de nécessité.

Marie-Laure Lagandré : Cependant, dans le secteur du handicap, le projet de vie apporte de vrais bouleversements qui sont des manifestations de liberté (prise en compte par la collectivité de l'avis des personnes concernées).

Olivier Rey : Encore une fois, il ne s'agit pas de condamner l'idée de projet. La question est de savoir lui donner des limites, afin que ce qui doit libérer ne se transforme pas en nouvel enfermement. Écouter les personnes, par exemple, n'équivaut pas à les sommer d'avoir un projet.

Autre interlocuteur non identifié : Est-ce qu'il ne faut pas limiter l'idée de projet à l'expression de petites choses ?

Eric Fiat : Trois idées :

1. Ne faut-il pas privilégier l'écoute par rapport à l'idéologie « projectrice » et valoriser l'attention à la singularité ?
2. La vie est hors de tout projet comme « la rose est sans pourquoi ». Il ne faut pourtant pas opposer frontalement la vie contemplative et la vie active. *Ora et labora* : le travail est une forme de prière. L'acédie guette l'homme moderne.
3. N'y a-t-il cependant pas un glissement de mentalité ? On disait autrefois : deux et deux sont quatre et maintenant deux et deux font quatre.

Olivier Rey : Sur le point 2 : Il faut distinguer entre une forme d'activité qui se ferme sur elle-même (activisme) et une autre qui s'ouvre sur quelque chose qui la dépasse (alliance). Hannah Arendt distingue à cet égard entre action et fabrication. Quant à l'acédie, absence à soi, on peut se rappeler Freud pour qui cette absence à soi procède de comportements mécaniques. Sur le point 3 : « 2 et 2 sont 4 » et « 2 et 2 font 4 » sont également vrais. Les vérités mathématiques, qui existent indépendamment de nous, ne peuvent être atteintes, pour nous, que par une action (on sait que 2 et 2 « sont » 4 en additionnant 2 et 2, et en constatant que cette addition « fait » 4. De façon générale, la contemplation doit être présente dans l'action et vice versa. Benoit XVI, aux Bernardins, a rappelé la dignité du travail qui pour les Chrétiens n'est plus réservé à la condition servile. (Rôle du travail pour les Bénédictins)

Interlocuteur non identifié : Ne faut-il pas distinguer entre le handicap physique, qui maintient la possibilité de projet, et le handicap mental (ex. Alzheimer) qui ne la maintient pas et pour qui on doit parler de projet accompagné (famille, soignants) ? Dans ce cas le projet est un outil thérapeutique. Cependant, il faut maintenir l'intimité, voire le secret du projet.

Marie-Laure Lagandré : Il est nécessaire de mettre en place des techniques d'écoute qui permettent l'émergence de projets chez de telles personnes : c'est le travail des professionnels.

Michel Geoffroy : Ne confond-on pas projet (qui est de l'ordre ontologique) et désir (qui est de l'ordre psychologique) ?

Robert Zittoun :

1. Question à Olivier Rey : Pourquoi partir de si loin et de la révolution copernicienne pour analyser la mentalité moderne ? Les choses allaient-elles mieux sous la vision cosmologique du monde ?
2. Il faut insister sur la notion de désir. Le projet est inséparable de tout être en devenir qui s'appelle aussi désir. Sans lui surviennent l'aboulie, la dépression (synonymes de l'acédie ?)
3. Le but de toute action thérapeutique est de faire retrouver au patient son autonomie au-delà de la perversion sociale qui voudrait lui faire accepter un projet qui n'est pas le sien.

Olivier Rey : Sur le point 1 : Les choses n'allaient probablement pas mieux avec la vision antique du monde. S'il est utile de rappeler néanmoins le passé, c'est qu'il continue de façonner notre monde, serait-ce à travers les efforts que les hommes sont déployés pour réformer l'ancien ordre des choses. Le rappel des tares du passé nous invite à comprendre la légitimité de nombre d'attitudes et d'inventions modernes, le rappel de ses vertus nous invite à comprendre que le bien ne saurait s'obtenir par le fait de rompre avec lui. Quand une certaine époque s'épuise, ce qui est le cas de la modernité puisqu' on parle depuis peu de post-modernité, les ressources d'un passé plus ou moins lointain ne sont pas à mépriser pour comprendre notre situation et être capable de faire du neuf.

Sur le point 2 : On voit bien comment la nécessité d'avoir un projet s'insère dans l'économie générale, et comment trop de projet tue le désir, empêche l'avènement du désir. (Exemple : nécessité dans le monde de la recherche d'avoir en permanence un projet ; le projet n'est pas le fruit d'un désir, mais d'une injonction.)

Sur le point 3 : cette ambition de retour à l'autonomie a elle-même une histoire. Elle aurait été insensée dans l'Antiquité ou au Moyen-âge. Ce qui n'empêche nullement sa légitimité aujourd'hui.

Dominique Folscheid :

Il faut lever l'ambiguïté entre *le projet* qui est d'ordre ontologique, ouverture de l'être (Heidegger), manifestation de liberté, jamais réalisé (*télos grec*) et *les projets*.

Olivier Rey : Le problème est précisément que le projet a tendance à se confondre avec le fait d'avoir des projets. Par ailleurs, l'insistance sur le projet a tendance à placer l'individu en position de foyer exclusif. Or tout ce qui essentiel se réalise toujours dans une ouverture à ce qui nous dépasse. On ne se sauve pas soi-même. Le christianisme dit que c'est le Christ qui sauve.

Dominique Folscheid : Il est nécessaire de trouver des projets qui s'inscrivent dans le projet. Or, l'homme moderne va sauter par-dessus sa condition et se constituer seul. L'écologie radicale fait tourner l'homme autour de la terre.

Olivier Rey : Cette dernière remarque montre à quel point la révolution copernicienne s'est radicalisée. Après que la terre est devenue un satellite du soleil, l'homme devient lui-même un satellite de la terre.

Nouvel interlocuteur non identifié : Le Conseil national consultatif des personnes handicapées (CNCPH) souhaite axer la réflexion des professionnels sur cette notion d'accompagnement qui mérite d'être approfondie. Les droits des usagers sont au cœur des lois récentes :

- de rénovation sociale et médico-sociale – 2002-2
- pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées – 2005-102
- relative aux droits des malades – 2002-303

Ces lois font une place importante à la notion de projet, notamment le projet personnalisé, et le projet de vie pour la personne handicapée.